

UN SIÈCLE DE RADIOLOGIE A L'HÔPITAL NECKER LA GENÈSE DE LA MÉDECINE NUCLÉAIRE FRANÇAISE MAURICE TUBIANA & THÉRÈSE PLANIOL

Deux monstres devenus sacrés n'étaient encore dans les années de l'entre-deux-guerres que des «shall-been». Tout leur était promis à leur naissance puisqu'ils avaient la bosse des maths. Rien ne leur était acquis dans un monde stendhalien.

Il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas connaître le PROFESSEUR MAURICE TUBIANA, de l'Institut, Grand-Croix de la Légion d'Honneur, omniprésent sur les ondes du PAF, Croix de guerre 39-45, héros de la campagne d'Italie, blessé lors du débarquement en Provence de l'armée de Juin. Fils surdoué de riches commerçants d'Algérie, il échappera à la Shoah mais sa carrière ne démarrera vrai-

ment qu'à Villejuif hors de l'Assistance publique à Paris. Il existe un *espace Maurice Tubiana* à l'IGR.

Son aînée, moins rapidement promue mais non moins active, plus discrète dans sa retraite tourangelle, ayant fui les médias comme les honneurs académiques, le PROFESSEUR THÉRÈSE PLANIOL ne fut, d'abord et avant tout pendant trente ans, qu'une Pupille de l'Assistance publique. Non moins surdouée et savante, néanmoins femme, elle s'épanouira, elle, à l'hôpital Bretonneau de l'Université François Rabelais de Tours. Elle est Officier de la Légion d'Honneur.

Tous deux ont trouvé leur salut initial dans leur promotion par le concours de l'internat des hôpitaux de Paris. Ils se rencontrèrent par hasard à l'hôpital Necker-

Maurice Tubiana



N'oublions pas demain

MÉMOIRES

Editions de Fallois
PARIS

adhérez à l'adamap pour 20€ par an
<amis.du-musee@sap.aphp.fr>

UNE FEMME, UN DESTIN

DOUZE ANS DE PLUS



Thérèse PLANIOL

préface de
Jean Bernard de l'Académie Française

introduction de
Maurice Tubiana de l'Académie des Sciences

PARIS
RIVEDROITE

Enfants Malades pour y féconder l'œuf de la médecine nucléaire française.

Rationalistes tous les deux, **L i c e n c i é s** ès sciences avant d'être médecins, ils se sont formés à la clinique chez l'omnipotent mais clairvoyant Professeur Robert Debré, ils refusent tant la médiocrité de l'ambition que la sécurité de l'emploi chichement offerts des patrons conformistes. Ils devancent de quinze ans la réforme Debré de 1958 en étant plein-temps. Dès l'internat, ils s'engagent dans la Recherche et l'atomisme qui les combleront d'honneurs qui ne seront rien à côté de leur satisfaction d'avoir été à la pointe du progrès médical pour le bienfait de l'humanité souffrante.

Jean-François Moreau

MAURICE TUBIANA VU PAR LUI-MÊME

Extraits tirés de: Maurice Tubiana. *N'oublions pas demain.* Mémoires. Éditions de Fallois, Paris, 2007.

AVANT-PROPOS

Le premier [message] est l'éloge de la rationalité. Mon enfance s'est déroulée dans une atmosphère de violence irrationnelle, d'idéologies brumeuse et d'un déferlement de passions exacerbées par l'approche de la guerre. C'est la découverte de la raison, puis, quelques années plus tard, de sa fille, la science, qui m'a apporté un équilibre psychique. (...) Le second message, qui découle du premier, est que l'homme n'est pas le jouet du destin, il peut l'orienter. La prévention fondée sur la connaissance scientifique, puisqu'on peut la mettre en œuvre jusqu'à un âge très avancé, prolonge la vie. Il n'y a pas une fatalité qui détermine le devenir individuel ou collectif. Chacun exerce une influence sur son destin et n'est pas le jouet du sort. La liberté entraîne la responsabilité. Il en est de même pour les nations. Dans les deux cas, il faut échapper à l'emprise du présent. Ce dernier n'a de sens que s'il constitue une plate-forme pour construire le futur. **Demain doit être notre objectif.** (...)

RETOUR À LA VIE CIVILE

En janvier 1945, Paris, j'étais déjà un ancien combattant. Ma seule obligation était de passer tous les matins au Val-de-Grâce pour vérifier que je n'avais pas d'affectation nouvelle. (...) Comment allons-nous être accueillis par nos camarades restés à Paris ? Ils avaient continué à se former, à passer les concours, alors que nous revenions avec nos poitrines couvertes de décorations, nos petites infirmités (je marchais alors avec une canne), nos récits de guerre, mo-

notones et ennuyeux, et notre ignorance, car pendant ces années nous avons beaucoup oublié du peu que nous savions. Les uns estimaient « qu'après ce que nous avons fait » on déroulerait un tapis rouge « pour assurer notre carrière ». Ils étaient à vrai dire, effrayés d'avoir à se mesurer avec ceux qui n'avaient pas interrompu leurs études. Les autres, dont j'étais, pensaient que les avantages éventuels seraient temporaires, l'intérêt poli que l'on nous témoignait dissimulant une grande indifférence. (...) J'allai demander conseil à quelques anciens patrons qui me reçurent avec chaleur : Noël Fiessinger, qui me proposa d'être mon patron de thèse, Léon Binet, Robert Debré, Pasteur Valléry-Radot. (...) Nous serions jugés sur nos connaissances et notre travail et non sur nos états de service militaire, ce qui me parut judicieux. (...) En mars 46, je fus reçu à l'internat, la parenthèse de la guerre s'était refermée, au moins apparemment. (...) « Ce qui est difficile n'est pas de faire ce que l'on veut, mais de vouloir ce l'on veut. » (...)

L'INTERNAT

Interne des hôpitaux de Paris, c'est un beau titre qui m'avait fait rêver depuis 1937. C'est avec beaucoup de fierté que je passai, sur ma blouse blanche, cette capote de laine bleue, avec mon nom brodé à l'intérieur, que l'on nous donnait à l'Assistance publique et qui était, en quelque sorte, l'insigne du grade. Après la nomination au concours, on devait choisir médecine ou chirurgie. Je choisis médecine. En 1946, l'interne avait un rôle fondamental dans les services de médecine ; c'est lui qui passait la visite en salle, faisait les consultations et prenait la garde de 13 heures au lendemain matin 8 heures, puisque aucun médecin de grade plus élevé n'est alors présent à l'hôpital. Très vite je constatai mes insuffisances. Ma formation était beaucoup trop livresque, détachée du vécu quotidien des hôpitaux. J'étais capable de faire des cours aux jeunes étudiants, mais j'étais souvent désespéré devant un malade. Pendant les matinées, ce n'était pas trop grave. Avec cette merveilleuse camaraderie qui régnait entre internes, je pouvais aller chercher conseil auprès d'un collègue, lui demander de venir examiner le malade. (...) Avec ces expériences, on se forme vite et, deux ans plus tard, c'est moi que les jeunes internes venaient chercher devant un malade difficile. (...)

J'avais espéré, en 1946, trouver un changement d'état d'esprit. Les prodigieuses avancées de la médecine pendant la guerre dans les pays anglo-saxons (la réanimation médicale et chirurgicale, les progrès de l'anesthésie, de la biologie médicale, les antibiotiques, etc.) n'étaient ni ignorées ni sous-estimées par nos patrons. Mais la plupart d'entre eux n'avaient pas compris un changement fondamental : dorénavant, la pensée médicale devait s'appuyer sur des faits. Ils continuaient à se gorger de mots, à discourir sur des cas cliniques ; de même que notre État-major de 1939 en était resté à la guerre de 1918. Les patrons chevronnés qui auraient dû être nos modèles, raisonnaient en 1946 comme en 1938 et nous, les jeunes, angoissés, craignons de

voir se profiler après le Waterloo militaire de 1940, un Waterloo médical où la médecine française perdrait sa place dans le monde. (...)

L'APPEL DE LA RECHERCHE

La biochimie connaissait, alors, une expansion rapide.

Georges Schapira, que j'avais bien connu à Lyon, avait monté à l'hôpital des Enfants Malades, un laboratoire de recherches sur la biochimie des muscles sous l'égide de Robert Debré. J'y travaillai quelques mois avec grand plaisir, mais je n'étais pas totalement satisfait. La biochimie elle-même ressemblait souvent à des recettes de cuisine ; c'est de la physique dont j'avais besoin.

En août 1945, après l'explosion d'Hiroshima, une foule enthousiaste avait envahi les rues de Paris.

On pressentait la fin de la guerre car l'arme atomique devait logiquement entraîner la capitulation japonaise. (...) Nous déambulions donc avec quelques camarades sur le boulevard Saint-Michel dans une cohue dense et joyeuse quand je reconnus un de mes condisciples de Lyon (Victor Henri) avec qui j'avais préparé la licence de physique. (...) «Sais-tu comment marche la bombe ?» (...) Il me convia à une réunion où Fred Joliot exposa

le fonctionnement de la bombe. A la fin, Victor me présenta à lui qui, très aimablement, me dit : «*Vous êtes médecin et vous avez une formation en physique. Nous avons besoin de gens comme vous. Venez me voir, nous discuterons.*» Fin 1946, je repensai à cette courte conversation. J'en parlai à Robert Debré qui m'orienta vers Louis Bugnard, directeur de l'Institut national d'Hygiène, le futur INSERM. Celui-ci, qui était professeur de physique médicale, m'encouragea. Je retournai voir Joliot et c'est ainsi que je commençai à travailler dans son laboratoire. (...)

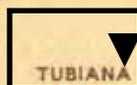
A la paillasse, je m'apercevais que la démarche d'un chercheur est très différente de celle que j'avais imaginée.

(...) Je découvrais qu'une idée c'est comme un ordre, elle ne prend de valeur que par la qualité de son exécution. (...) Pourchasser les sources d'erreurs et accroître la précision est donc une obsession au cours d'une expérience, ce qui requiert une rigueur maniaque dans l'accomplissement de chaque geste. Le progrès ne s'obtient pas par des raisonnements théoriques, mais par l'entraînement à la paillasse et on est étonné soi-même par les progrès que l'on fait : la précision, c'est comme le tour de main d'une cuisinière, cela vient avec le temps et la répétition inlassable des gestes. (...) Le

HOPITAL CLAUDE BERNARD



adhérez à l'Adamap pour 20€ par an
<amis.du-musee@sap.aphp.fr>



CHRISTOL

1948

BOURGUIGNON

RIVRON

premier travail que l'on me confia, sous la direction de Pierre Sue, un chimiste confirmé, était l'étude du métabolisme thyroïdien grâce à l'iode radioactif. (...)

La première année de travail dans le labo du Collège de France m'avait totalement satisfait, mais j'avais ensuite mesuré les obstacles auxquels se heurtaient mes recherches. Mon but était d'utiliser les isotopes radioactifs chez l'homme. Or, le cyclotron parisien ne pouvait fabriquer que des isotopes ayant une vie trop courte et produits par trop petites quantités pour une utilisation humaine.

LA SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE



Robert Coliez et Maurice Tubiana - Necker - 1952

Dès 1947, je commençai à caresser le projet d'une visite outre-Atlantique, mais j'hésitais à en parler à Joliot, dont les sentiments envers les Américains étaient mitigés. (...) Comme je lui résumais une récente et intéressante publication américaine, il me dit: «*Vous devriez y faire un tour, il doit s'y passer des choses intéressantes.*» (...)

De Paris, j'avais imaginé les laboratoires américains comme d'une extrême richesse et sophistication. Je fus surpris de les trouver moins spacieux et moins confortables que ceux du Collège de France, mais grouillants de monde. Seconde surprise: il y avait très peu d'aide technique. Alors qu'en France le moindre chercheur exigeait un

technicien, les chercheurs lavaient eux-mêmes leurs pipettes et injectaient leurs animaux. Je m'en étonnai un jour auprès d'un prix Nobel qui, très aimablement, me faisait visiter son laboratoire avec cette extraordinaire courtoisie des grands scientifiques: «*Ah! me répondit-il, je n'aurais jamais pu faire mes travaux si j'avais laissé à d'autres le soin de faire ces gestes. Quand tout dépend de la propreté du matériel ou de l'exactitude de la pesée, on doit en avoir la responsabilité.*»

Je découvris dans les hôpitaux, à New York comme à San Francisco, ce dont j'avais rêvé: un raisonnement médical aussi rigoureux qu'une démarche scientifique. Dans mon aspiration à une médecine scientifique, j'avais été incapable d'en imaginer la méthodologie. Or je constatais avec joie que celle-ci était relativement simple: refuser tout raisonnement dont les prémices ne sont pas fondées sur des faits solidement établis, considérer toute hypothèse toute idée dont la validité n'étaient pas prouvée, faire appel sans relâche dans la discussion d'un cas clinique aux données expérimentales et physiopathologiques. (...) C'était en fait la mise en œuvre des préceptes de Claude Bernard que les cliniciens français avaient oubliés au XXe siècle à cause de la scission qui s'était, peu à peu, faite entre les fondamentalistes travaillant dans les universités et les cliniciens œuvrant dans les hôpitaux et la condescendance que les seconds avaient pour les premiers. Certes, en 1948, les outils qui allaient permettre le développement de ce qu'on allait appeler l'*evidence-based medicine* n'étaient pas encore très performants, mais le concept était là, riche de promesse. Je rentrai en France plein d'espoir.

J'avais été tenté de rester à Berkeley. John Lawrence (le frère du prix Nobel Ernest Lawrence) m'avait offert un poste d'assistant. Je me sentais à Berkeley comme un poisson dans l'eau. (...) De ceux qui sont, comme moi, partis pour un stage d'un an aux USA où la vie était si facile et si confortable, pratiquement aucun n'y est resté. Nous aurions eu, je crois, l'impression de trahir en ne revenant pas en France pour contribuer à la reconstruction et nous avons l'impression d'être plus utiles, plus efficaces, en revenant qu'en restant là-bas. (...)

MA NOUVELLE FRONTIÈRE

Quelques jeunes patrons (Jean Bernard, Jean Hamburger, René Fauvert, René Cachera, Lambling) eurent l'idée de créer un club informel [le club des Treize] pour discuter les publications anglo-saxonnes qui se succédèrent à un rythme effarant afin d'en tirer des leçons, non seulement sur le plan des connaissances, mais aussi pour la méthodologie des recherches et les liens entre le laboratoire et la clinique. Ils invitèrent quelques médecins plus jeunes. (...) J'eus la chance d'être invité à ces réunions avec quelques autres (Paul Castaigne, Georges Mathé, François Morel, Gabriel Richet, Jean-Pierre Soulier). (...)

Dès mon retour à Paris, j'étais retourné chez Joliot

qui m'avait accueilli les bras ouverts. Cependant, rapidement, devant les perspectives immenses qu'ouvrait l'utilisation des isotopes radioactifs en médecine et en biologie, il devint évident qu'il fallait que j'installe dans un hôpital, un laboratoire créé à cette fin. Frédéric Joliot en discuta avec Robert Debré et Louis Bugnard. Ils décidèrent ensemble que Necker-Enfants Malades était l'hôpital le plus propice, d'autant que Robert Coliez, qui y dirigeait le service de radiothérapie était prêt à m'accueillir et à me donner les locaux nécessaires. (...) J'avais en plus, grâce à Robert Debré et à Robert Coliez, la possibilité d'avoir une consultation, de voir des malades. Bref, désormais, j'avais toutes les cartes en main, c'était à moi de prouver que j'étais capable d'en tirer parti. Je décidai de me consacrer entièrement à cette tâche, et de renoncer à préparer le concours de médecin des Hôpitaux. La carrière normale à cette époque d'un ancien interne comme moi, aurait été de préparer ce concours, puis, une fois nommé, de préparer celui de l'agrégation en médecine. (...)

L'antisémitisme avait-il disparu après la fin de la guerre et la découverte de l'Holocauste? Certes non, mais il avait changé de forme et était graduellement devenu honteux. Une phrase célèbre avait été prononcée en 1945 après la défaite allemande par un prestigieux médecin parisien: «*Maintenant que les nazis sont partis, on va enfin pouvoir devenir antisémite sans mauvaise conscience.*» (...) En octobre 1952, j'avais été candidat au concours d'agrégation de physique médicale et avais été nommé. Le lendemain des résultats, un de mes patrons d'internat, André Lemaire, me téléphona pour me féliciter et me demanda de passer le voir. Il me dit: «*Sans faire de délation, je crois en mon devoir de vous mettre au courant: un de vos collègues, X., qui a été nommé il y a trois ans au concours d'agrégation et qui est aussi un de mes anciens internes, est passé me voir, il y a une dizaine de jours, pour me demander d'intervenir auprès des membres du jury afin qu'on ne nomme pas un juif car il craignait que certains ne sachent pas que vous étiez de confession israélite. J'ai été tellement indigné que je l'ai prévenu que je vous informerais de sa démarche, ce qui est chose faite.*»

LE COMBAT CONTRE LE CANCER: DE NECKER À VILLEJUIF

A Necker (...) le succès dépassait nos espérances et les locaux, à peine aménagés, étaient déjà trop petits. C'est alors qu'un beau jour de la fin de 1950, la porte du laboratoire s'ouvrit bruyamment et un garçon grand mince, distingué, se présenta: «*Pierre Denoix, chirurgien des Hôpitaux, secrétaire général de l'Institut Gustave Roussy¹ à Villejuif.*»

1 Gustave Roussy avait été, dès 1919, l'un des promoteurs de la cancérologie en France. Avec Simone Laborde qui travaillait avec lui, ils ont été les pionniers de l'utilisation du radium en curiethérapie d'abord puis en radiothérapie externe (la bombe à radium) dans le traitement des cancers avant la guerre à l'hôpital Paul Brousse de Villejuif. Mais, Roussy s'est suicidé en 1947 à la suite d'une campagne de calomnies. Il était le fils du fondateur de la société Nestlé et disposait de ce fait d'une grosse fortune personnelle dans laquelle il avait pris l'habitude de puiser pour subventionner les laboratoires dans lesquels il travaillait, notamment l'Institut qui a porté son nom par la suite. C'était aussi un homme politique influent, radical-socialiste, peut-être franc-

En souriant, il me dit qu'il en était le sergent recruteur et voulait en faire le plus important centre anticancéreux français. Il venait de recruter Odile Schweisguth, une pédiatre élève de Robert Debré, pour y créer un service de cancérologie pédiatrique, et m'offrit de venir y organiser un laboratoire centré sur l'utilisation des isotopes radioactifs pour la recherche et le traitement du cancer. Il me fit miroiter les avantages de l'Institut Gustave Roussy par rapport aux hôpitaux de l'Assistance publique: autonomie de décision, donc grande souplesse dans le recrutement et la promotion des médecins ainsi que de l'attribution des crédits (...) avec un minimum de bureaucratie. (...) J'en parlai à deux médecins qui, bénévolement, travaillaient avec moi pour acquérir une formation, Bernard Pierquin et Jean Dutreix. Tous deux furent enthousiasmés à l'idée de se consacrer à la lutte contre le cancer. A l'inverse les quelques patrons que je consultai furent réticents: «*Attention, me dit l'un d'eux, vous allez soigner des mourants dans un hôpital de banlieue. Vous pourriez faire beaucoup mieux ici. Si vous acceptez, que ce soit à titre temporaire et revenez nous vite.*»

J'étais tout jeune chef de service vers la fin des années 1950, quand il [le professeur Aujaleu, directeur général de la Santé et des Hôpitaux] me convoqua rue de Tilsitt. (...) Après m'avoir mis en confiance, il me posa des questions sur la vie des malades hospitalisés à Necker et à Villejuif. (...) J'ai déjà insisté sur les conditions monstrueuses d'inconfort des hôpitaux de cette époque. Aujaleu était un grand médecin (agrégé du Val-de-Grâce), mais il avait compris la nécessité de redonner de la dignité aux malades hospitalisés. Il avait compris que respecter les malades est aussi important que leur donner des soins. Je me souviens aussi de mon enthousiasme dans le service de pédiatrie de Robert Debré. Celui-ci interrogeait un enfant d'une dizaine d'années en le vouvoyant et en l'appelant monsieur. Le gosse tourna la tête dans tous les sens pour découvrir le monsieur à qui il s'adressait et le patron lui dit: «*Mais c'est à vous que je parle, monsieur.*» Et le gamin rougit de plaisir.

retrouvez MAURICE TUBIANA et THÉRÈSE PLANIOL
dans le dossier en PDF «LE RISQUE NUCLÉAIRE»
sur www.aaihp.fr/PublicationDossier/

maçon, qui avait été nommé recteur de l'Université de Paris, puis après la guerre sous-secrétaire d'État puis ministre de l'Éducation. A l'époque du tripartisme dans le cadre des luttes pour le pouvoir entre les démocrates chrétiens (MRP) et les radicaux, une campagne anti-Roussy a été lancée dans la presse sous prétexte qu'il ne respectait pas la législation sur les changes et faisait passer de l'argent de Suisse en France sans autorisation. Lui-même était, à ce moment, dans une situation personnelle difficile, très déprimé. Il fit une première tentative de suicide dont les journaux se sont moqués. Il en a alors fait une seconde et il ne s'est pas raté. Ce drame a choqué l'opinion et le Président de la République, Vincent Auriol, a prononcé un éloge devant les deux chambres pour, très solennellement, réhabiliter sa mémoire. Le président Auriol a présenté ses excuses à sa veuve au nom de la nation française en rappelant la triste affaire Salengro (ce ministre du Front populaire qui s'était suicidé à la suite d'une campagne de diffamation de l'extrême droite) et c'est à ce moment-là que l'on a donné à l'Institut national du cancer le nom d'Institut Gustave Roussy.
<http://picardp1.ivry.cnrs.fr/Tubiana.html>

VU PAR THÉRÈSE PLANIOL

In : Thérèse Planiol, « *Une femme, un destin, douze ans de plus* », Paris RiveDroite éd., 2008. (extraits)

Lorsque non sans quelque crainte, j'avais fait part à Monsieur Debré de mon désir de faire du laboratoire, il m'avait semblé que cette demande était accueillie avec un intérêt modéré masquant une certaine indifférence! C'était mal le connaître. Doué d'une étonnante mémoire, il n'avait pas oublié ce que lui avait dit de moi Serge Gas¹. Quelques jours après cette entrevue, il me fit appeler dans son bureau. Assis en face de lui se tenait un garçon mince, brun, au sourire bienveillant. À mon entrée, ils se levèrent. Le patron prit le jeune homme par l'épaule:

-*Mon petit Tubiana, vous allez prendre en main Thérèse Dupeyron. Elle a les qualités requises pour faire une excellente isotopiste.*

- *Bien sûr, Monsieur.*

Ce fut tout. Je ne voyais pas où me mènerait ce « *Bien sûr, Monsieur* ». Mais la voix était à l'image de l'homme, un peu grave, douce et séduisante. Elle me plut. Je me demandais si, au-delà du sourire, la promesse était sérieuse. Elle l'était. Il m'a lui-même remémoré ce moment qui a engagé par la suite la plus grande partie de ma vie professionnelle.

VU PAR DANIEL CHASSAGNE

In: *Discours lors de la réception de l'épée d'Académicien du Professeur Maurice Tubiana*, 22 janvier 1990. (extrait)

Avec Roger Pérez et Henri Nahum, suivi plus tard de Claude Parmentier et de Jean-Pierre Mabile, vous nous avez rapidement adoptés parmi vos collaborateurs: Claude Paoletti, Michel Boiron, Jacques-Séverin Abbaticci, Pierre Albarède. La destinée a voulu que je reste le seul clinicien radiothérapeute de cette génération dans votre département, ce qui me donne le redoutable honneur et le privilège de parler ce soir au nom des cliniciens de l'IGR. (...)

Vous êtes un travailleur infatigable, toujours exigeant pour vous-même d'abord mais aussi pour les autres; toujours plus performant. Même habitué depuis des années, il me prend encore parfois des étonnements et je me dis «comment fait-il pour y arriver?» !...)

C'est pour toutes ces raisons que je voudrais vous dire, au nom de tous vos collaborateurs, des infirmières, des secrétaires et de façon générale de tous ceux qui ont travaillé avec vous, combien nous sommes reconnaissants pour toutes ces années de collaboration que vous nous avez données.

1 Directeur Général de l'Assistance publique de 1938 à 1944

VU PAR JEAN DAUSSET

Prix Nobel de médecine 1980

In : *Discours lors de la réception de l'épée d'Académicien du Professeur Maurice Tubiana*, 22 janvier 1990. (extrait)



D'autres plus qualifiés que moi ont déjà évoqué l'oeuvre scientifique à laquelle tu as dû ajouter l'écrasante responsabilité d'administrateur. Ce dont je crois tu peux être le plus fier est sans doute d'avoir apporté à la recherche en cancérologie cette rigueur scientifique du physicien que tu es. En tant que créateur du premier laboratoire de radio-isotope, puis directeur de recherche de radiobiologie clinique à Villejuif, tu as réellement introduit la notion de recherche clinique. Or, on sait combien la rigueur dans un domaine aussi complexe que le cancer protéiforme pouvait être difficile à imposer. Tu as réussi à introduire la mesure la plus exacte possible, la statistique et l'épidémiologie et aussi à créer une nouvelle discipline, la cinétique de la prolifération des cellules normales et cancéreuses. Cette nouvelle discipline débouche sur d'importantes applications dans le traitement, en particulier celui des métastases longtemps silencieuses, les métastases occultes.

VU PAR ALAIN LAUGIER

In : *grand sonnet qui rime en Na*. L'épée d'Académicien du Professeur Maurice Tubiana, 22 janvier 1990.

Né dans ces champs de blé où fut la Kahina²
Résistant, combattant en via Romana
Venu aux radiations par l'iodure de Na³
Il nous les enseigne et les bêatronna.

Danube des cancers, il les commissionna.
Génie de la mitose comme des lymphomas⁴
Du cycle cellulaire, il fut prima donna
Et les essais clinique, il les disciplina.

De Gustave Roussy qui fut son sultanat
Nous y passâmes tous quelques temps d'internat
Il prit la direction; c'est mieux qu'un décanat!
Et fit des médiations; super mandarinat

Derrière le grand homme, il fut une nana
Qui l'inspira, mena et qui l'affectionna:
Cette épée est aussi à Monique Tubiana

Entourant le grand homme, ceux qu'il illumina
Qu'il forma, qu'il nomma (!) et tous ceux qu'il aina⁵
Remettent son épée à Maurice Tubiana.

2 Prophétesse berbère du Constantinois.

4 Clin d'œil aux débuts de Maurice Tubiana à Necker quand il utilisa l'iodure de sodium radioactif.

5 (sic!) Licence poétique pour lymphomas.

6 Autre licence poétique.

VU PAR J-F MOREAU

Novembre 1967. C'était encore l'époque de l'électroradiologie, une discipline hétéroclite de seconde zone que choisissaient d'exercer des « médecins » réputés avides de faire rapidement fortune sans se fatiguer à outrance ou pressés de mourir de leucémie. La réunion annuelle de la *Société Française de Radiologie, Electrologie et Médecine Nucléaire*² se déroulait sur deux jours, à la *Maison de la Chimie* ; elle drainait une à deux centaines de praticiens vers des sessions uniques d'une demi-journée dont l'une était consacrée à la radiothérapie. C'est à cette occasion que, IHP tout juste inscrit au CES d'électroradiologie, je vis à la tribune siéger un élégant orateur assis à gauche du massif président, Charles Proux, de l'hôpital Tenon, et d'une femme qui avait dû être belle naguère, Simone Laborde, de Villejuif. C'était le « célèbre » Maurice Tubiana. J'ignorais tout de lui et de son œuvre scientifique, mais il m'impressionna quand, dans un anglais facile, il introduisit un grand radiothérapeute du *MD Anderson*, Houston, Texas, Gilbert H Fletcher, inventeur d'une technique qui lui vaudra de recevoir plus tard la médaille du *Centre Antoine Bécclère*³. Totalement allergique à toute la pâte mathématique-physique qu'il fallait ingurgiter pour calculer les courbes isodoses⁴, je bifurquai sans état d'âme vers le radiodiagnostic et ne porterai aucune attention à l'irrésistible ascension de Maurice Tubiana à l'*Institut Gustave Roussy* (IGR) ; à peine noterai-je qu'Antoinette Bécclère le choisit en 1978 pour présider le Centre Antoine Bécclère auquel j'appartenais de droit.

Presque vingt ans plus tard, en 1984, il fallut trouver une éminente personnalité pour présider le *XVIth International Congress of Radiology*, dit ICR'89, au cas où la candidature de Paris serait retenue lors d'un vote qui aurait lieu à Hawaï l'année suivante lors d'ICR'85⁵. Je déclinai l'honneur que me firent mes collègues d'occuper cette charge écrasante ; certes, j'étais à l'origine de cette candidature mais je voulais préserver une part importante de temps dédiée à la recherche dans mes projets à réaliser durant la décennie à venir. Aucun radiodiagnosticien ne ralliait l'unanimité, tant le profil était exigeant : entre autres talents, il fallait avoir une surface scientifique internationalement crédible, maîtriser l'anglais, connaître les cinq continents, avoir une vision globale non lobbyiste de l'avenir de l'imagerie médicale, disposer de temps et de moyens personnels importants pour administrer le congrès. François Eschwège⁶ suggéra le nom de

son maître Maurice Tubiana ; il ne me fallut que les quelques minutes d'un appel téléphonique vespéral pour me rallier à cette solution ; mes collègues diagnosticiens l'étaient moins. Jean-Michel Bigot⁷ et moi, futurs secrétaires généraux si..., lui rendîmes une visite protocolaire pour l'informer de cette proposition ; il nous reçut dans son immense suite directoriale vitrée du dernier étage de l'IGR d'où l'on avait une vue panoramique sur tout Paris. Il n'attendait qu'elle pour mettre un point d'orgue à sa prestigieuse carrière ; autorité fréquemment consultée en matière nucléaire, on savait qu'il était un fin politique ; en 1983, il avait été l'un des cinq médiateurs choisis pour tenter de mettre fin à la grève des chefs de clinique mais il n'avait pas encore accédé à des responsabilités suprêmes conduisant aux Académies⁸. Son président est le seul responsable administratif d'un ICR reconnu par l'*International Society of Radiology* (ISR) ; qu'il soit un succès et c'est une voie royale ; qu'il soit un échec et c'est sa honte. Si Maurice Tubiana avait pensé que nous n'étions que des grenouilles à la recherche d'un roi *radiologovore*, désireux de se venger des offenses faites au début de sa carrière à Necker, il pouvait être certain que la complexité de la tâche qui lui échoirait en cas de succès saurait le ramener sur un chemin consensuel. Le résultat dépassa nos espérances les plus débridées : Paris fut élu au premier tour de scrutin qui l'opposait à Bangkok, Birmingham et New Delhi. ICR'85 fut un échec dramatique pour les USA et l'ISR qui explosa. Maurice Tubiana en devint *President* et moi son adjoint en tant que *President of the Diagnostic Section* ; l'ISR avait en effet décidé de préparer une scission entre le radiodiagnostic et l'oncologie radiothérapeutique. ICR'89 fut un succès au retentissement exceptionnel. Son histoire est un roman dont les chapitres ne peuvent tenir dans *La Lettre de l'Adamap*.

J'ai appris à connaître

Maurice Tubiana, à l'apprécier et à mesurer l'ampleur de ses multiples talents. Les vrais hommes de pouvoir ont les qualités de leurs défauts dont la moindre n'est pas de se morfondre quand l'autre a raison et vous fait de l'ombre. Quand il devint évident, en 1986, que l'ISR était devenue moribonde et que seuls Maurice Tubiana et moi pouvions et devions la relancer, nous avons demandé à Thérèse Planiol de nous recevoir dans son château de Saint-Senoch pendant un week-end pour redonner son autorité au Secrétaire général-Trésorier, le Suisse Walter Fuchs, alors démissionnaire sinon démissionné ; nous y définîrions une politique internationale ambitieuse et réaliste pour que notre ICR puisse se dérouler avec des chances raisonnables de succès dans un monde alors particulièrement instable. La France avait une carte exceptionnelle dans sa manche et elle le devait à la générosité d'Antoinette Bécclère qui avait fait don à l'ISR d'une forte somme dont les

2 Aujourd'hui, les Journées Nationales de la Société Française de Radiologie Médicale drainent 40 000 congressistes au CNIT de la Défense pendant une semaine.

3 Maurice Tubiana est le président d'honneur du Centre Antoine Bécclère.

4 Robert-Théophile Coliez. *La Lettre de l'Adamap* n° 12 - 20 décembre 2008 - pp 27-32.

5 Le contenu des trop rares pages de ses *Mémoires* consacrées à son action à ICR'89 et à l'ISR n'est regrettablement ni exact ni évocateur de la vraie histoire de cet événement majeur de l'histoire de la radiologie française et mondiale. (NDJFM).

6 Successeur de Maurice Tubiana à l'IGR et à la Prési-

dence du Centre Antoine Bécclère, il fut *President of the Radiation Oncology Section* d'ICR'89.

7 Ancien chef de service de radiologie de l'hôpital Tenon, il fut secrétaire général d'ICR'89.

8 Maurice Tubiana fut élu en 1988 membre titulaire de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine qu'il présida en 2002.

intérêts devenaient sa seule ressource. Les Américains voulaient faire main basse dessus pour combler leur déficit ; Fuchs, taxé d'arrogance, s'y opposa avec raison mais en y mettant une forme rigide « offensante », d'où l'impasse. Plus tard, en 1994, devenu *Treasurer* de l'ISR, je ferai créer la *Béclère Medal* et la *Béclère Lecture* qui sont ses grandes reconnaissances honorifiques biennales avec la *Fuchs Lecture* dont le premier titulaire sera Maurice Tubiana à Beijing lors d'ICR'96. Sur un principe identique, président de la *Sfaumb*, je lui ferai faire don à l'*Efsumb* dont j'étais alors *Honorary Treasurer*, d'une somme conséquente pour la création d'un *Thérèse Planiol Fund* alimentant la biennale *Thérèse Planiol Lecture*.

THÉRÈSE PLANIOL

VUE PAR JEAN BERNARD

de l'Académie Française. *Préface*. In : Thérèse Planiol, « Une femme, un destin, douze ans de plus », Paris RiveDroite éd., 2008 (in extenso).

Être abandonnée par

sa mère à la naissance, connaître une enfance rude, souvent cruelle, des pupilles de l'Assistance publique, passer d'établissement scolaire en établissement scolaire



S'en étonnera-t-on ?

Ce n'est qu'en 1997 que j'ai vraiment pris connaissance de la part fondatrice de Maurice Tubiana dans la genèse à Necker de la médecine nucléaire française. J'avais pourtant aidé Thérèse Planiol dans la rédaction de la première édition de ses Mémoires mais je n'avais pas lu sa préface. Quand Alain Laugier vint promouvoir devant le CCM de Necker son concept de concélébration du *Cent-Cinquantenaire de l'AP-HP* en 1999, je me suis mis à écrire l'ébauche de son histoire de la radiologie. J'en ai alors mesuré sa dimension séculaire et appris que la médecine nucléaire française était bien née à Necker. Faut-il en déduire que l'histoire de la médecine est une science de « vieux » pour leur seule satisfaction ?

en affrontant tantôt l'injustice et tantôt l'indifférence, combattre longtemps sans succès pour être autorisée à commencer des études de médecine, se voir proposer, après avoir obtenu licence ès sciences, un poste d'aide-laborantine, assumer tour à tour les fonctions de commis de bureau, de secrétaire adjointe, entrer enfin en médecine, trouver de nouvelles injustices, de nouvelles indifférences, en triompher, grâce à une valeur exceptionnelle, rencontrer un grand amour partagé qui éclaire enfin une vie longue et triste, sauter de succès en succès, de l'internat à l'agrégation, de l'agrégation au professorat, devenir en France et hors de France un des premiers biophysiciens de notre temps, retrouver tardivement sa généalogie en remontant jusqu'au XVe siècle, telle est brièvement résumée, l'existence admirable et

émouvante de Thérèse Planiol, qu'avec une constante discrétion, elle nous conte tout au long de ce livre.

J'ai connu, quand j'étais interne Assistés, le tour imaginé par Saint-Vincent de Paul⁹. C'était une roue de bois pleine, horizontale. La fille-mère qui, au XVII^e siècle, voulait abandonner le nouveau-né, le déposait sur la roue ; un rideau lui permettait de garder l'anonymat. Une religieuse tournait la roue. Le nouveau-né devenait un enfant assisté anonyme. Seule différence, en 1935, la religieuse était remplacée par une assistante sociale.

Toute l'existence de Thérèse Planiol est une rébellion. Certes, elle n'est pas la première révoltée. De Prométhée à Lautréamont (Je me présente pour défendre l'homme), à Albert Camus, à Jean Hamburger, la liste est longue. Mais les révoltes antérieures sont métaphysiques, historiques. La rébellion de Thérèse Planiol est physique, immédiatement manifestée (telle cette gifle qu'elle a l'audace de donner à une surveillante injuste), consciente et souvent périlleuse quand elle refuse telle fonction médicale au risque de tout perdre. Quatre grands courants se séparent, s'allient dans cette biographie ; le courant rebelle, vigoureux, affirmé va de l'école communale à la Faculté de médecine de Tours ; le courant scientifique, tout aussi fort, est discret, modeste. C'est à peine si l'on entrevoit, entre les lignes, la grande œuvre de créateur, de chercheur, de chef d'école, d'enseignant, de Thérèse Planiol. Le courant affectif, plus fort encore, commence avec la rencontre d'un homme exceptionnel, se poursuit pendant les trente-deux années d'un amour partagé, pareil à celui qu'évoque La Rochefoucault « *Il y a assez peu de bons mariages, mais il en est de rares délicieux* ». Le courant familial enfin a conduit cette pupille de l'Assistance publique à retrouver ses origines, à découvrir d'un côté un arrière grand-père lui aussi interne des hôpitaux de Paris, lui aussi agrégé de Physique ; d'un autre côté un sommelier de la paneterie de Jeanne d'Albret puis de Catherine de Bourbon.

Emportés par ces courants, nous voyageons avec Thérèse Planiol. Nous allons de la rue d'Assas et du quadrilatère de la civilisation à la campagne tourangelle. Nous volons vers New York, vers Mexico, vers Moscou, vers Santiago du Chili. Nous croisons quelques personnes généreuses, d'assez nombreux méchants, des égoïstes plus nombreux encore. C'est à la fois le portrait d'une personnalité de premier rang et l'image de notre société que nous apporte ce remarquable ouvrage.

VUE PAR ELLE-MÊME

In : Thérèse Planiol, « *Une femme, un destin, douze ans de plus* », Paris RiveDroite éd., 2008. (extraits)

AVENUE VICTORIA – TEMPS DE PAIX ET DE GUERRE

J'ai débarqué à Paris
un soir de décembre 1936]. Après les premières sur-

prises et les émerveillements de la jeune provinciale découvrant Paris, vint le moment de me rendre avenue Victoria. « *Comment m'habiller? Que vais-je dire au Directeur Général ?* » ...

Quand l'huissier aux chaînes étincelantes ouvrit pour moi la porte de l'immense bureau en annonçant pompeusement : « *Mademoiselle Dupeyron* », mon pouls se précipita. Lorsque je vis se dresser l'imposante stature de Louis Mourier, son visage large orné d'une moustache noire, ce regard de paysan jugeant une vache, je me glaçai. Sa grosse voix roulant les r n'arrangea rien :
- *Alors, la brillante pupille d'Auvergne ! qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?*

Mon agitation intérieure refoulée, je parvins à articuler :

- *Eh bien, j'aurais bien aimé faire ma médecine, mais...*

Je n'allai pas plus loin. Le coup d'œil que me lança le Secrétaire Général me fit comprendre l'étendue de ma gaffe, qu'interrompit le Directeur, en posant la main sur mon épaule :

- *Je sais, je sais. L'Inspecteur principal me l'a assez dit. Ce n'est pas un métier pour une jeune fille. Mais si vous voulez, vous pouvez entrer dans nos bureaux. Et travailler le droit. On fera de vous une directrice d'hôpital.*

Je ne répondis rien, accablée. Apprendre le droit ! passer ma vie dans une administration ! voilà où conduisait une licence ès sciences ? je ne sortirais donc pas de la brume ? pourquoi ne pas m'avoir orientée autrement, Messieurs les décideurs ?

- *Ça ira comme ça, petite ?*

- *Oui, monsieur le Directeur, je vous remercie.*

On appela le Directeur du service des Enfants Assistés, et mon sort fut réglé : j'entrerais comme commis dans ce Service et, puisque j'avais fait des mathématiques, je serais à la comptabilité !

LA VOIE ROYALE

Fin 1939, à la suite d'un rapport d'enquête Directeur Général qui avait succédé à Louis Mourier, Serge Gas, me fit appeler à son bureau.

Il connaissait mon histoire de pupille. Avec la plus grande gentillesse, il me proposa un emploi à son secrétariat. Celui-ci comportait quatre personnes, en dehors de sa secrétaire personnelle. Mon travail était moins intéressant que celui que je quittais. Mais l'atmosphère était fort agréable. Quelques mois plus tard, ce fut la débandade de l'exode, la désorganisation dans l'Administration. Un jour la secrétaire du patron, une femme belle, intelligente, souriante, parfaite diplomate, m'invita à déjeuner. Étonnée, et secrètement fière de cet honneur, encore que je m'en demandasse le motif, j'appréciai l'ambiance anglaise intime du petit restaurant de la place St-Julien le Pauvre, où elle m'avait amenée. J'eus bientôt conscience de passer là une sorte d'examen, face aux questions apparemment anodines qui m'étaient posées sur mes goûts, mes études, mes fréquentations.

Deux jours après, le patron m'appela :

- *Vous avez toujours envie de faire votre médecine ?*

- *Oh oui Monsieur, si c'est possible et s'il n'est pas trop tard.*

- *Pourquoi trop tard ? vous êtes jeune, ma petite fille, et vous le resterez longtemps. Beaucoup d'internes et d'externes des Hôpitaux sont à la guerre. On manque de médecins. C'est le moment.*

- *Mais le bureau ?*

- *Ne vous inquiétez pas. Madame Durand arrangera vos heures de*



Maurice Tubiana, Président d'honneur du Centre Antoine Bécclère, 2006.

adhérez à l'adamap pour 20€ par an
<amis.du-musee@sap.aphp.fr>



**Thérèse Planiol,
Présidente-fondatrice de la Fondation Th. et R. Planiol, 2002.**

adhérez à l'adamap pour 20€ par an
<amis.du-musee@sap.aphp.fr>

HOSPICE DU KREMLIN-BICÊTRE



Mademoiselle Thérèse Dupeyron était absente lors de la prise de la photo rituelle.

ESCHALIER (EXT.) DUBRAY-VAUTRIN
 VILAIN (EXT.) CALES (EXT.) COUTEL MATHILDE BERTRAND (PROV.) GOURSOLAS (PROV.)
 Mlle NAIGEON (EXT.)
 MARQUAND FLOUQUET **1947** VINCENS BOURGIN

La salle de garde de Bicêtre était célèbre

pour sa décoration d'un érotisme si réaliste que l'atmosphère même de la pièce en semblait imprégnée. De garde, un soir de tonus, je me laissai convaincre d'assister au dîner, aux côtés de trois patrons, ce qui me parut un gage de sécurité. Quelle erreur! Très vite des voix puissantes entonnèrent des refrains gaillards. A mesure que l'atmosphère s'échauffait, je me sentais plus gênée sous les regards qui convergeaient vers moi. Soudain mon vis-à-vis, un chirurgien, pris de boisson, sauta sur moi par dessus la table. Je gagnai la porte avant lui et courus à perdre haleine dans la nuit froide à travers Bicêtre jusqu'à me sentir tout à coup immobilisée par une poigne solide. Affolée, me voyant déjà violée par ce monstre aviné, je criai, suppliai:

- *Laissez moi, je vous en prie.*

- *N'ayez pas peur.*

Reconnaissant une voix sympathique, je tombai dans les bras sauveur d'un autre interne, épuisée et soulagée. Depuis lors, j'évitai le plus possible la salle de garde et surtout les tonus. Mais je continuai à admirer les internes chevronnés qui avaient déjà l'allure et l'assurance de patrons, tels Minkowski.

travail avec les collègues. Je connais un chef de service qui est prêt à vous accueillir à l'hôpital de Créteil. Il y a beaucoup à faire. Vous n'avez qu'à vous inscrire à la Faculté.

De retour chez moi je pleurai d'émotion. Les brumes se dissipaient. La perspective tant rêvée s'ouvrait enfin. Cet homme élégant raffiné, d'une intelligence affûtée, avait rétabli en un instant la voie bloquée quelques années auparavant par un pré-décesseur lourd d'entêtement et d'idées préconçues. Je compris aussi que le jugement de Madame Durand avait été décisif. Lorsque j'essayai de la remercier, elle me dit simplement en souriant « *A l'occasion, vous renverrez l'ascenseur* ».

ULTIME TENTATIVE

Après la Libération, l'Assistance publique organise deux concours [d'internat].

Je me présentai au second, le premier étant réservé aux prisonniers de retour en France. Il me fallait à tout prix être reçue. Une fois de plus j'avais durement travaillé, souvent de nuit, continuant à mener tant bien que mal ma double vie de bureaucrate et d'interne provisoire. Dès que la composition du jury fut affichée, je me précipitai : aucun de mes patrons n'y figurait. J'étais accablée.

Encore une fois j'étais admissible. Mon nom sortit parmi les premiers désignés pour l'oral. Je devais obtenir 24 pour atteindre la barre fixée, ce qui m'inquiétait un peu. Mais je tombai sur deux questions que je connaissais bien. Bien, mais peut-être pas assez. Car, à l'annonce des résultats de la séance, j'entendis ma note : 23,5. Atterrée. L'absence de patron me coûtait un demi-point, c'est-à-dire ma nomination. J'avais très bien traité les deux sujets, travaillés plusieurs fois en conférence. Mon désespoir tourna encore à la furie, puis au besoin d'agir sur le champ.

Non ! je ne serais plus jamais provisoire ! Poussée par un irrésistible instinct, j'entrai dans un café, relevai sur l'annuaire les numéros de téléphone des membres du jury, et les appelai successivement tous, sauf le président, qui passait pour être un peu gâteux. J'obtins quatre rendez-vous. Étouffant mon tumulte intérieur j'expliquai, avec l'assurance d'un juge d'instruction :

- Voilà, Monsieur : quand je me suis présentée pour la deuxième fois à ce concours, j'ai fait de bonnes questions d'oral et je n'ai pas été nommée à cause d'un demi-point. Je n'avais aucun patron dans le jury. Il m'arrive aujourd'hui la même chose. Je suis sûre que mes questions étaient complètes et sans erreurs. Je pourrais vous les refaire à l'instant (ce n'était sûrement pas un argument très convaincant).

Je m'attirai des réponses ambiguës :

- Vos questions n'étaient sans doute pas parfaites. Je n'ai pas les critiques sous les yeux, mais il y en a sûrement eu.

- Mais qu'est-ce qui peut faire un demi-point de différence ?

- Je ne sais pas. Mais pourquoi vous tourmenter, vous avez encore à deux concours.

(...)

À partir de ce moment, j'assistai à toutes les séances d'oral, toujours à la même place au premier rang, immobile et vigilante, frêle statue du commandeur en face du jury souverain. Le lendemain de chaque séance, j'appelais l'employée de l'AP, une ancienne et sympathique collègue qui tenait registre des délibérations. Elle m'en rapportait fidèlement les comptes-rendus. J'appris ainsi que j'avais dans le jury deux supporters qui prenaient tour à tour la parole lorsque la note 24 était attribuée :

- Mademoiselle Dupeyron avait fait une meilleure question à la deuxième séance et elle n'a été notée que 23,5 - 25 pour Monsieur R. ... ! Mais ce n'est pas mieux que la question de Mademoiselle Dupeyron.

(...)

À la fin de la dernière séance, l'émotion est à son comble dans toute la salle, pleine de parents et de copains. Pour moi, seule, c'est l'attente fébrile, teintée d'un reflet d'espoir que je ne veux ni garder ni écarter. Le jury délibère dans la pièce à côté. Il revient. Le président s'avance, une liste en main, pour annoncer les résultats : le point est coupé juste après moi. Je passe ! je m'effondre en larmes. Les membres du jury – c'est la coutume – félicitent le major¹⁰. Celui-ci me serre vigoureusement la main : « *De nous deux, c'est vous qui avez le plus de mérite !* »

À mon tour, je reçois les félicitations des juges. J'étais enfin Interne des Hôpitaux de Paris !

« *L'histoire de cette lutte est restée célèbre dans les annales de l'internat.* » me rappellera plus tard Paul Castaigne¹¹.

MONSIEUR DEBRÉ

Il me fallut une certaine insistance plus une recommandation pressante du Directeur Général de l'AP¹², pour obtenir une place chez le Professeur Debré, car je n'avais pas été son externe.

Les attributions étaient étroitement filtrées par l'altère secrétaire, selon les règles d'une sélection rigoureuse imposées par le patron. Je devais pourtant faire mes derniers stages d'internat à l'hôpital des Enfants Malades si je voulais m'orienter vers la pédiatrie.

Ce patron, de petite taille, très droit, la tête un peu rejetée en arrière, le visage pascalien au regard froid à demi-masqué par de larges paupières, semblait ne vouloir à personne un accueil chaleureux. Auréolé de sa notoriété, de son pouvoir dans le milieu médical, et – on le sut plus tard – de sa conduite dans la Résistance, il restait courtois, mais distant, et surtout exigeant, sans jamais élever la voix. On le craignait autant qu'on l'admirait. On redoutait son mépris pour la médiocrité. Tous reconnaissaient en lui un grand Monsieur.

Je crois qu'il avait compris avant moi que je dériverais un jour de la clinique vers le laboratoire. On commençait (...) à parler des éléments radioactifs en médecine. Le peu que j'en savais me les rendait pleins d'attraits. Pourquoi ne pas regarder de ce côté ?

Monsieur Debré me présenta au Professeur Schapira, biochimiste de qualité. Il dirigeait déjà des travaux de recherche sur la myopathie. Il espérait pour ce faire disposer un jour de fer radioactif. Je m'efforçai d'apprendre les techniques de base en attendant un travail plus intéressant. Mon temps aux Enfants-Malades fut dès lors partagé entre la clinique et le laboratoire.

¹⁰ Le Corrèzien Pierre Vaujour (1918-) fut reçu major à son dernier concours d'internat en 1947. Son patron, André Ameline, siégeait dans le jury d'un concours où se présentaient de nombreux « fils de patron » à la carrière retardée par la guerre de 39-45. Nommé externe en 1937, son parcours fut jonché de difficultés liées à ces événements; sa longueur le dissuada de concourir au Bureau Central des Chirurgiens des Hôpitaux. Urologue ami de René Küss (La Pitié) et élève de Bernard Fey (hôpital Cochin), il exerça en clientèle privée à Castres (Tarn) jusqu'en 1989. Il y vit une retraite paisible et active. Il se souvient très bien de Thérèse Dupeyron mais ignorait le déroulement de la carrière de Thérèse Planiol. (communication personnelle).

¹¹ Paul Castaigne, neurologue et futur doyen du CHU Pitié-Salpêtrière, fut nommé cinquième au concours de 1938. Rappelons que les externes en premier (faisant fonction d'interne promu parmi les premiers collés) en fonction avant 1943 furent titularisés d'office sans repasser de concours; ce fut notamment le cas du Prof. Louis Auquier.

¹² Robert Debré tint grand compte des appréciations de Serge Gas dont la carrière souffrit de ses compromissions avec le Régime de Vichy.

VUE PAR MAURICE TUBIANA,

de l'Académie des Sciences.

Introduction. In : Thérèse Planiol, « Une femme, un destin, douze ans de plus », Paris RiveDroite éd., 2008. (extraits)

«Thérèse Planiol. Tous les médecins connaissent son nom, auréolé du prestige des pionniers de la médecine de la seconde moitié du XXe siècle : ils l'associent aux tout débuts de la médecine nucléaire et des ultrasons. Ils savent qu'elle a été un chercheur fécond, un enseignant brillant, un chef d'école incontesté (ce qui était rare pour une femme, il y a trente ans) dont l'autorité et le prestige dépassent les fron-



1949
Thérèse et René Planiol
sur le «Queen Mary»
vers New York

tières de notre pays et celles de l'Europe. Beaucoup se rappellent sa beauté faussement alanguie, son regard charmeur, séducteur, qui en un éclair peut devenir acéré, sa voix douce qui lors des discussions scientifiques, tout en « restant mélodieuse, désarçonnait l'interlocuteur par la vivacité de ses réparties. On connaissait son énergie, sa capacité de travail son goût de plaire. On pressentait une personnalité complexe, un peu secrète ; mais rares étaient ceux qui savaient que derrière tant de grâce féminine, il y avait une volonté indomptable, une femme de sciences.

Même moi, qui, comme elle le dit si gentiment, lui ai un temps servi de mentor, j'ai mis longtemps à déchiffrer sa personnalité et n'ai pu le faire, à vrai dire, qu'après des décennies quand elle

m'a raconté sa vie simplement.

(...)

Le sodium est présent dans les liquides de l'organisme, dont le liquide céphalo-rachidien (LCR) qui baigne le cerveau et la moelle épinière. En 1950, avec P. Benda et J.P. Constans, nous utilisions le sodium radioactif pour étudier les mouvements de ce liquide. Thérèse me demanda un sujet de travail. Je lui proposai d'étudier le passage du sodium du sang vers le liquide céphalo-rachidien, reflet de la perméabilité de la paroi entre les deux compartiments, sang et LCR, dite « *barrière hémato-méningée* ». A cette époque, un des grands problèmes de la médecine était le traitement des méningites tuberculeuses, maladie terrifiante et jusque-là inexorablement et rapidement mortelle. Dans le service de notre maître commun, Robert Debré, à l'hôpital des Enfants Malades, deux immenses salles étaient entièrement consacrées à ces malheureux enfants dont beaucoup étaient aveugles à cause de la maladie, ou sourds à cause du traitement. Celui-ci, fort douloureux, consistait en l'injection de streptomycine directement dans le LCR. Du fait des réactions méningées le liquide circulait très mal ; il fallait injecter non seulement au niveau lombaire mais aussi dans la citerne et les ventricules du cerveau. Tache indispensable mais difficile au milieu des hurlements de ces pauvres petits malades.

Thérèse doit profiter de ces injections pour mesurer la radioactivité du LCR à différents niveaux, après avoir administré le sodium radioactif par voie intraveineuse. Elle aborde cette terrible mission, comme tout ce qu'elle fait, avec courage et humanité. L'objectif essentiel dans le service était à la fois d'augmenter l'efficacité du traitement et de le rendre moins toxique, moins pénible. Pour ce faire il fallait d'une part, être mieux informé sur la circulation du LCR chez chaque malade, d'autre part, établir un diagnostic précoce. Le radiosodium apparut comme un moyen d'y parvenir. Celui-ci, dont la vie est seulement de quelques heures, doit être utilisé peu après sa production. À l'époque elle était assurée – si l'on peut dire – par le cyclotron du Collège de France installé dans le laboratoire Joliot-Curie où je travaillais. Vieux modèle, sans cesse rafistolé, son fonctionnement était rendu irrégulier par de fréquentes pannes. On devait être très motivé pour s'adapter à ses humeurs, en acceptant de constamment revoir son programme et, hélas, celui des malades. Le but de Thérèse était de comparer le degré de

THÉRÈSE PLANIOL a reçu le prix de poésie MÉDEC 2008 pour son recueil «Quelque chose... d'autre».

radioactivité du LCR (reflet de la perméabilité hémato-méningée), mesuré à un temps précis après l'injection intraveineuse du traceur, à la teneur du liquide en albumine et en leucocytes. Ces études devaient débiter dès qu'un diagnostic était suspecté, et être répétées périodiquement au cours de l'évolution. Elles impliquaient une discipline de fer pour introduire une rigueur scientifique dans cette investigation clinique. Thérèse comprit que le très petit ion de sodium passait la barrière hémato-méningée beaucoup plus facilement que les volumineuses molécules biologiques. Le test au sodium se montrait positif huit à dix jours avant les autres, suggérant précocement le diagnostic. Son retour à la normale annonçait également plus précocement la guérison. L'intérêt de ce test fut de suite évident pour piloter le traitement. Mais pour établir indiscutablement ses

indications, il fallait, étant donné la diversité des formes cliniques, étudier un grand nombre de cas. Affectueuse avec ses petits malades, subjuguant par son dynamisme infirmières et médecins, souriante et inflexible, Thérèse parvint en deux ans à suivre plus de 200 patients. En 1954 la publication de sa thèse sur ce sujet lui confère une notoriété nationale et internationale qui, ensuite nourrie de bien d'autres sujets, s'amplifiera jusqu'à sa retraite et bien après.»

VUE PAR J-F MOREAU

Je connais Thérèse **Planiol** depuis **1963**.

le neurologue Messimy, le biologiste Bertrand Weil, l'anesthésiste-réanimateur Pierre Huguenard et sa batterie de machines d'Angström, l'électroencéphalographiste Mikol... Côté neuroradiologie, Jean Metzger, l'Italien Dilenge, Dominique Doyon et bien d'autres¹³. Ce monde aux murs jaune sale, voué à la pénombre, qu'on imagine volontiers sinistre tant la neurochirurgie était encore hautement invalidante, était illuminé par un petit bout de jeune femme à la beauté florentine, d'une distinction aristocratique, d'une élégance habillée par Dior à la ville qui réussissait à donner, avec sa blouse+tablier blanc et immaculée, l'illusion que Coco Chanel costumait l'AP à l'hôpital comme à l'écran. Je ne vois qu'à Jeanne Moreau, celle qui jouait l'externe du film tiré des « *Hommes en Blanc* », que Thérèse Planiol puisse être comparée.



15 août 2005

Elle était alors l'assistante du Professeur Herman Fischgold, chef du service de neuroradiologie de l'hôpital de la Pitié. Je passais le semestre d'hiver de mon externat chez le Professeur Marcel David, qui dirigeait celui de neurochirurgie. Tous deux occupaient le rez-de-chaussée interminable d'un bâtiment de briques typique de l'ancienne Assistance publique à Paris, au dessous de la Clinique Chirurgicale du Professeur Gaston Cordier, Doyen de la faculté de médecine de Paris. Ne peut rêver mieux qui chercherait un modèle du machiste qui gouvernait le système mandarin de l'après-guerre médical, cinq ans avant mai 68. Il y avait là une pléiade de vedettes, toutes de sexe masculin. Qu'on en juge et qu'on me pardonne mes oublis, les neurochirurgiens Bernard Pertuiset, José Aboulker, Jean-François Hirsch, Pierre Pradat, Michel Sachs, Alain Rey...

La neuroradiologie vivait une révolution avec l'introduction dans la pratique courante de deux techniques nouvelles dont les résultats diagnostiques impressionnants : l'artériographie carotidienne et vertébrale que pratiquait Metzger, la gamma-encéphalographie que développait Thérèse Planiol. Ils rivalisaient de précision dans la localisation et l'extension des tumeurs du cerveau, des accidents vasculaires cérébraux spontanés ou traumatiques, des collections purpurées... A l'époque on n'imaginait pas de scanner mais on sentait que ces deux pionniers étaient en train de réduire la place dédiée aux barbares encéphalographies ga-

¹³ La seule femme neuroradiologue de l'équipe était Jacqueline Vignaud qui fit une carrière non universitaire mais de dimension internationale à la Fondation Rothschild.

zeuses et autres ventriculographies lipiodolées que mes malades redoutaient tant ; ils m'en faisaient confiance, avant ou après la solennelle visite patronale dans les salles communes aux quarante lits¹⁴ dont dépendait leur sort, trop rarement enviable. Thérèse Planiol était chef de travaux à la Faculté et je savais que les étudiants ne rataient pas un seul de ses cours, un régal pédagogique à la classe folle. Dans le service Fischgold, elle n'était aidée que par un jeune technicien, Claude Feil, dont je garde en mémoire l'image d'une silhouette timide couvant des yeux comme un caniche sa patronne humblement adorée.

Une quinzaine d'années plus tard, j'assistai à la présentation élogieuse qu'en fit Jean Hamburger quand elle accompagna un conférencier américain qu'elle avait fait inviter à la Clinique du Rein de Necker. « *Ces c...s de Parisiens qui n'ont pas été f...s de la nommer !* » J'atteste sur l'honneur l'authenticité de ce propos témoignant à la fois de l'admiration personnelle que lui portait le créateur de la néphrologie ainsi que sa rage de devoir admettre son impuissance à vaincre une certaine forme de sacrifice obligé à la médiocratie dans sa vision stratégique de l'élitisme. Thérèse Planiol avait été obligée « d'émigrer » en province quand elle fut nommée professeur agrégé de biophysique à Rouen d'abord, définitivement à Tours en 1968 où elle fit carrière jusqu'à sa retraite en 1980.

Adjoint à Necker dans le service d'uroradiologie du Professeur Jean-René Michel, je fus en charge d'ouvrir une unité d'ultrasonographie. En 1978, j'avais tout juste quarante ans et je n'y connaissais rien ; le pari était osé tant la réputation de difficulté de la technique était grande voire insurmontable quand on n'était pas un « jeune » étudiant du CES de radiologie¹⁵. En ce printemps-là, mes deux parents agonisaient de cancers dans le service de médecine interne de Claude Bétourné à l'hôpital Ambroise Paré. Je voulais me former à temps plein dans un centre de province réputé à distance raisonnable de Paris pour que je puisse revenir en urgence en cas de besoin. Seul, le service de Thérèse Planiol à Tours répondait à cette recherche. Encore fallait-il que j'y sois accepté. A cette époque, les conflits corporatistes faisaient rage ; biophysiciens et radiologues, entre autres imageurs, s'affrontaient furieusement pour la conquête de « l'exclusivité » de la pratique. Je lui rendis visite et plaicai ma cause, sans succès au début ; j'obtins finalement son accord quand elle et son assistant, Léandre Pourcelot, un ingénieur acousticien en passe de devenir docteur en médecine, comprirent que mon engagement n'avait rien de romantique, dans le fond sinon dans la forme, et que j'allais devenir un des nouveaux chefs de file dégageant définitivement l'ultrasonographie de l'esprit de chapelle réducteur et peu scientifique qui avait prélué à son installation dans les nouvelles « stratégies diagnostiques » ; je pouvais être un atout de poids dans leur projet de construction d'un ultrasonographe « temps-réel » révolutionnaire, *Usabel*, dont la firme CGR venait d'acquérir le brevet mais ne s'empessait pas de développer commercialement. J'ai tout appris des bases de l'ultrasonographie pendant le mois d'avril passé en totalité à Tours. Faute d'être investi dans le diagnostic obstétrical pour lequel il avait été conçu, si j'ai pu être séduit par *Usabel*, je ne succombai pas

¹⁴ Chiffre approximatif car ils se répartissaient sur quatre rangées de front.

¹⁵ Le professeur Marie-Christine Plainfossée, à l'hôpital Broussais, était alors la seule patronne parisienne à s'être personnellement impliquée dans la pratique personnelle de l'échographie.

à ses charmes. Par contre, je découvris la nouvelle technologie numérique – on disait encore digital à l'époque – lorsque la firme Picker vint y présenter son premier échographe digital à 16 niveaux de gris ; j'en tirai la conclusion que l'AP devait abandonner la filière analogique et foncer dans la technologie numérique du haut de gamme ; le sous-directeur des équipements, Claude Dupont, me suivit et ce fut l'odyssée du « *Sonia* » CGR, une autre histoire¹⁶.

Mes parents décédèrent peu de temps après. Je ne connaissais rien de la vie privée de Thérèse Planiol ; je l'appris petit à petit. Son mari dont j'entendrais beaucoup parler mais que je ne connaîtrai pas était lui aussi très malade et mourut peu de temps après. Mes relations avec Thérèse Planiol devinrent familières, tant étaient proches nos conceptions de la vie en général et de la médecine en particulier. Elle devint amie avec ma femme et mon fils. Elle n'eût pas d'enfant et elle s'en explique dans son autobiographie. Colette D... à elle très liée depuis son enfance, dit à juste titre qu'un homme normal ne peut pas ne pas être amoureux de Thérèse Planiol. Ce à quoi je répondrai « *Trop vieux pour être Harold, trop jeune pour être Maud...* ». Je fais état aujourd'hui de trente années de complicité avec une femme au destin exceptionnel qui commence par une enfance à la Hector Malot et s'achève à la Louise de Vilmorin. Elle fut une partenaire active, bienveillante et efficace dans nombre d'entreprises menées ensemble pour promouvoir nationale et internationalement une ultrasonographie de qualité. Lorsque j'inaugurai la *salle Thérèse Planiol* – la première qui la consacra de son vivant, dit-elle – dans mon service de Corentin Celton en 1983, Gabriel Pallez, alors Directeur Général de l'AP, se déplaça pour saluer « *la Pupille de l'Assistance* » qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant mais dont la mémoire était restée à l'avenue Victoria. Son nom fut attaché à toutes les salles d'échographie créées ensuite à Boucicaud et à Necker ; j'ai fait créer une *Thérèse Planiol Lecture* qui consacre une sommité lors des congrès de l'*European Federation of the Societies for Ultrasound in Medicine and Biology*.

**« Une femme, un destin »
Lisez son autobiographie**
dans sa seconde édition chez Paris RiveDroite, au seul profit de la

**Fondation Thérèse
et René Planiol**

**C'est mieux qu'un roman,
car la réalité de la vie
de Thérèse Planiol dépasse
toujours la fiction...**

¹⁶ JF Moreau, L Garel, A Dana. *Expérimentation médicale du Sonia*. RBM, 2-6, 1980, pp 452-6.